

Je vous envoie un petit conte bouddhique, intitulé *Karma*. « Karma » signifie la croyance des Bouddhistes en ce que la destinée de l'homme dans cette vie est la conséquence de ses actes dans une vie antérieure et que le bien et le mal de sa vie future dépendent également de l'effort qu'il fera aujourd'hui pour fuir le mal et accomplir le bien.

Ce conte éclaire d'un nouveau jour les deux vérités fondamentales révélées par le christianisme : la vie est dans l'abnégation de son individualité et le bonheur des hommes est seulement dans l'union avec Dieu et, par lui, dans l'union entre eux.

J'en donne aujourd'hui la première partie.

Pandou, un riche joaillier de la caste brahmanique, se rendait, accompagné de son domestique, à Bénarès. Ayant rencontré sur la route un moine à l'aspect vénérable qui marchait dans la même direction, il le pria de prendre place à côté de lui.

— Je vous remercie pour votre bonté, dit le moine, car je suis bien fatigué. Cependant, comme je ne possède rien et ne puis vous payer rien en retour, je vous offrirai, en cas de besoin, quelques trésors spirituels que j'ai acquis en suivant la doctrine de Çakya-Mouni, le bienheureux Bouddha, grand-maître de l'humanité!

Ils firent donc route ensemble, et Pandou écoutait avec plaisir les sages paroles de Narada.

Une heure après, arrivés à l'endroit où le chemin était inondé des deux côtés, ils aperçurent une charrette de paysan qui, avec une roue brisée, gisait sur le flanc et obstruait la voie.

Devala, le propriétaire de la charrette, allait à Bénarès pour y vendre son riz et il s'était pressé pour y arriver avant l'aube. S'il arrivait un jour en retard, les acheteurs, s'étant déjà approvisionnés, pourraient être partis.

Le joaillier voyant qu'il ne pouvait poursuivre son voyage si l'obstacle n'était pas enlevé, se fâcha et donna l'ordre à son esclave, Madagouta, de déplacer la charrette. Le paysan s'y opposait parce que sa voiture était si près du fossé qu'en la touchant on pouvait l'y précipiter. Mais le brahmine ne voulut rien entendre et ordonna à Madagouta d'exécuter ses ordres. Ce dernier, d'une force herculéenne et qui trouvait du plaisir à molester les faibles, jeta la charrette dans le fossé avant que le moine eût le temps d'intervenir. Lorsque Pandou passa et voulut continuer la route, le moine descendit vivement de la voiture et lui dit :

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous quitter; je vous remercie d'avoir été assez bon pour me permettre de voyager pendant une heure dans votre voiture. J'étais très fatigué, mais à présent, grâce à votre amabilité, je suis reposé. D'ailleurs, ayant reconnu dans ce paysan l'incarnation d'un de vos aïeux, je ne puis mieux vous récompenser pour votre bonté qu'en le secourant dans son malheur.

Le brahmine regarda avec étonnement le moine.

— Vous dites que ce paysan est l'incarnation d'un de mes aïeux? C'est impossible!

— Vous ignorez, dit le moine, les liens nombreux qui nous unissent à la destinée de ce paysan. On ne peut pas demander, il est vrai, à un aveugle de voir. Aussi je vous plains seulement parce que vous vous nuisez à vous-même, et je tâcherai de vous défendre contre les blessures que vous voulez vous porter.

Malgré la grande bonté avec laquelle le moine parlait, le riche négociant ressentit le reproche et comme il n'y était pas habitué, il ordonna au cocher de continuer la route sans s'arrêter.

Le moine s'approcha de Devala, le salua, et se mit en devoir de l'aider à réparer la charrette et de ramasser le riz.

Le travail avançait si rapidement que Devala ne put s'empêcher de penser :

« Ce moine doit être un saint, on dirait que des esprits invisibles l'assistent. Si je lui demandais pourquoi l'orgueilleux brahmine m'a traité d'une façon si rude... »

— Mon bon monsieur, fit-il; ne pourriez-vous pas me dire pourquoi j'ai subi une pareille injustice de la part d'un homme auquel je n'ai jamais fait de mal?

— Cher ami, répondit le moine, vous n'avez subi aucune injustice; il vous a été seulement rendu, dans votre existence présente, ce que vous avez commis sur ce brahmine, dans la vie passée. Et je ne me tromperai pas en disant que même aujourd'hui vous feriez au brahmine ce qu'il vous a fait si vous étiez à sa place et si vous aviez un esclave aussi fort.

Le riz fut bientôt ramassé, puis placé dans la charrette et le moine et le paysan s'en allèrent à Bénarès. Ils n'étaient plus loin de la ville lorsque le cheval se jeta tout à coup de côté.

— Un serpent! un serpent! s'écria le paysan.

Le moine regarda attentivement l'objet qui avait effrayé le cheval, descendit de la charrette et ramassa une bourse pleine d'or.

« Cette bourse n'a pu être perdue que par le riche joaillier », pensa-t-il, et il remit la bourse au paysan en disant :

— Prenez cette bourse, et lorsque vous serez à Bénarès, allez à l'hôtel que je vous indiquerai, demandez le brahmine Pandou et rendez-lui son argent. Il s'excusera de l'action grossière qu'il a commise vis-à-vis de vous, mais vous lui direz que vous lui avez pardonné, et que vous lui souhaitez réussite dans toutes ses entreprises, car croyez-moi, plus grands seront ses succès, mieux cela vaudra pour vous. Votre destinée dépend sous bien des rapports, de la sienne.

Cependant Pandou était arrivé à Bénarès et rencontra le riche banquier Malmek, avec lequel il était en relations d'affaires.

— Je suis perdu, lui dit Malmek, si je n'achète pas aujourd'hui même une charrette du meilleur riz pour la cuisine royale. Il y a à Bénarès un banquier, mon ennemi acharné, qui ayant appris que j'ai traité avec le majordome royal pour lui livrer ce matin même une charrette de riz, a acheté tout ce qui se trouvait de cette marchandise. Le majordome ne m'affranchira pas de mon engagement et je suis perdu si Krichna n'envoie pas du ciel un ange à mon aide.

Pendant que Malmek racontait son malheur, Pandou s'aperçut qu'il avait perdu sa bourse. Après avoir bien cherché dans la voiture et n'ayant rien trouvé, il crut que son esclave, Madagouta, l'avait prise. Il appela les gens de la police et leur dit que son esclave l'avait volé.

Puis, sur ses ordres, Madagouta fut attaché et torturé afin de lui arracher l'aveu du vol.

— Je ne suis pas coupable, laissez-moi! criait le pauvre esclave, je ne puis supporter ces tortures! Je suis innocent, et je souffre pour les crimes des autres! Oh! si je pouvais obtenir le pardon du paysan auquel j'ai fait du mal pour faire plaisir à mon maître! C'est bien la punition de ma cruauté.

Les gens de police continuaient à frapper l'esclave, lorsque Devala s'approcha de l'hôtel et, au grand étonnement de tous, tendit à Pandou sa bourse.

L'esclave fut aussitôt délivré des mains de ses bourreaux, mais, fâché contre son maître, il s'enfuit dans les montagnes et se joignit à une bande de brigands.

Malmek, apprenant à son tour que le paysan pouvait lui vendre du riz, et de la meilleure qualité, s'empressa de lui acheter toute la charrette et lui paya un prix triple; et Pandou, content d'avoir retrouvé son argent, s'empressa d'aller au couvent pour demander au moine les explications qu'il lui avait promises.

Marado lui dit :

— J'aurais pu vous donner l'explication que vous désirez; mais sachant que vous êtes incapable de comprendre la vérité, je préfère ne rien vous dire, sauf à vous donner un conseil : traitez tout homme que vous rencontrez comme vous vous traitez vous-même; servez-le comme vous voudriez qu'on vous serve. Ainsi vous sèmerez la semence des bonnes actions et la moisson vous profitera aussi.

— O moine! donnez-moi l'explication, dit Pandou, et il me sera alors plus facile de suivre votre conseil.

— Eh bien, écoutez! répondit le moine, je vous donnerai la clé du mystère; si même vous ne le pénétrez pas, croyez à ce que je vous dis. Se considérer comme un être isolé est une illusion, et celui qui dirige toutes ses pensées pour accomplir la volonté de cet être isolé, suit une voie fautive qui le conduira dans l'abîme du péché. Si nous nous considérons comme des êtres isolés, c'est parce que le voile de Maya aveugle nos yeux et nous empêche de voir les liens indissolubles avec nos proches, et nous empêche de trouver notre communion avec les âmes des autres êtres. Peu d'hommes connaissent cette vérité. Que les paroles suivantes soient votre talisman :

« Celui qui nuit aux autres, fait du mal à soi-même.

« Celui qui aide aux autres, fait du bien à soi-même.

« Cessez de vous considérer comme un être isolé et vous marcherez dans la voie de la vérité. »

Pour celui dont la vue est obscurcie par le voile de Maya, le monde semble divisé en individualités innombrables. Et un pareil homme ne peut pas comprendre la portée de l'amour universel pour tout être vivant.

Pandou répondit :

— Vos paroles ont une profonde signification et je m'en souviendrai. J'ai fait un petit bien, qui ne m'a rien coûté, à un pauvre moine pendant mon voyage à Bénarès, et voici quelles conséquences heureuses j'en retire. Je vous dois beaucoup, car, sans vous, non seulement j'aurais perdu ma bourse, mais encore il m'aurait été impossible de négocier, à Bénarès, les affaires qui ont notablement accru ma fortune. De plus, grâce à vous, la charrette de riz est arrivée à temps pour sauver mon ami Malmek. Si tous les hommes pénétraient la vérité de vos préceptes, combien notre monde deviendrait meilleur, combien le mal y aurait diminué et le bonheur universel augmenté! Je voudrais que la vérité de Bouddha soit comprise de tous; c'est pourquoi je veux fonder un couvent dans mon pays, Kolshambi, et je vous prie de m'aider à fonder une retraite pour les frères, disciples de Bouddha.

Léon Tolstoï.